

relatives au financement de ces travaux, à la propriété et aux usages (commerce) avant de constater le caractère inopérant de la formule dans les autres provinces de l'Empire, et d'exprimer en définitive une certaine réserve devant les interprétations symboliques prêtée par certains à la rue orientale comme construction identitaire « romaine ». On le voit, la recherche est ponctuée d'hypothèses de travail qui ne sont que rarement rencontrées par les données de terrain mais constituent néanmoins les utiles jalons d'une réflexion intéressante dont les conclusions sont souvent frappées au coin du bon sens. Deux réflexions rapidement évoquées par l'auteur me semblent cependant appeler approfondissement et constituer peut-être une base de réflexion sur laquelle articuler un discours de fond : d'une part, on ne peut éluder la question des aménagements de façade en matériaux légers (p. 75) et des portiques de bois que J. Lassus proposait de restituer dans la phase hellénistique de la grand rue d'Antioche, hypothèse qui, à la réflexion, rend la question de l'origine des rues à colonnades quelque peu caduque et la recherche du « chaînon manquant » assez vaine. D'autre part, on ne peut sous-estimer l'impact urbanistique, visuel et psychologique, des grandes reconstructions après séisme (Antioche, Apamée, Smyrne) qui bien entendu occultent les développements segmentaires antérieurs associés aux parcelles adjacentes et dont la chronologie est liée aux aléas des occupations et des financements, données bien documentées à Palmyre et dont le modèle semble au final sous-exploité dans la thèse défendue ici (à ce sujet, on me pardonnera de renvoyer à mes remarques dans « La ville en chantier ou la marche entravée : vers une perception renouvelée de l'urbanisme oriental romain », J. Le Maire (Ed.), *Marche et espace urbain de l'Antiquité à nos jours*, Bruxelles, 2013, p. 33-44). Ajoutons que le propos est soutenu par d'utiles vignettes topographiques, parfois originales (Damas, Beyrouth) et souvent éclairantes. Pour le détail, R. Burns semble décidément fâché avec les prénoms régulièrement estropiés : Manfred Kropp (pour Andreas Kropp, p. 106), Jean-Michel Mouton (pour Michel Mouton, p. 112), Jean-Claude Balty (pour Jean Charles Balty, p. 218), Darrous & Nouha 2004 (pour Jérôme Rohmer & Nouha Darrous 2004, p. 267 notes 89 et 90), Thibaud (pour Fournet Fig. 10.15, dans la liste des figures p. xv, ...), mais ce sont des détails. Au final, sans apporter de réponse définitive au problème posé, Ross Burns nous livre ici un travail intéressant qui ravira assurément le lectorat non francophone peu familier des travaux de Catherine Saliou, Jean Charles Balty et Jacques Seigne, pour ne citer que trois des contributeurs essentiels à ce passionnant débat. Bibliographie (60 p.) et index (10 p.).

Laurent THOLBECQ

Hany KAHWAGI-JANHO, *Les monuments romains de Tyr extra muros. Étude architecturale de la route antique, de l'arc monumental et de l'aqueduc*. Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol. relié, 238 p., nombr. ill. coul., 32 pl., 4 dépliants hors-texte. (MÉMOIRES, 45). Prix : 55 €. ISBN 978-2-35613-162-1.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2010 à l'Université de Paris IV, cet ouvrage fait suite au volume *L'hippodrome romain de Tyr. Étude d'architecture et d'archéologie* paru en 2012 également chez Ausonius (recensions L. Tholbecq, *Histara* 2013-05-29, 1774, en ligne ; A. Sartre-Fauriat, *Syria* 91 [2014], p. 499-501).

Il documente une partie de la rue à colonnade *extra muros* qui jouxte l'hippodrome (« La route antique », p. 15-59), réétudiée l'arc publié en 1983 par M. Chéhab dans le *Bulletin du Musée de Beyrouth* 33 (« L'arc monumental », p. 61-107) et livre une documentation renouvelée de l'aqueduc de Tyr (p. 108-178). On se réjouit de la publication de ces dossiers, d'autant plus délicate qu'elle concerne des monuments hâtivement dégagés et remontés sans publication préalable par Haroutine Kalayan ; comme l'auteur (p. 180), on regrette toutefois l'absence de sondages et d'études matérielles qui auraient permis de lever les nombreuses incertitudes chronologiques qui subsistent. Le texte, qui aurait nécessité quelques corrections de forme, associe descriptions, parallèles et indices de datation dans une démonstration généralement convaincante. – L'étude de la rue se réduit au secteur adjacent à l'hippodrome (à l'ouest de l'arc) et ne concerne donc pas son prolongement byzantin qui traverse la nécropole orientale de Tyr. Le lecteur suit sans trop de peine la description des vestiges visibles mais certaines données laissées dans l'ombre déforcent l'argumentation. L'auteur présente ainsi les colonnades (remontées) de la rue qui relèvent d'un ordre hybride associant une élévation dorique à un chapiteau toscan, tout en signalant l'existence ponctuelle de bases (p. 22, 43) qui ne sont jamais discutées. De même, la présence (par ex.) d'une colonne reposant sur un chapiteau réemployé (fig. 16) ne laisse pas d'intriguer et suggère des reconstructions peut-être très radicales du secteur, nullement envisagées... L'auteur suggère par ailleurs une possible absence de couverture des portiques en raison de la disparition des parties hautes de l'entablement (pourtant hypothétiquement restituées dans le dépliant 2 ; ne peuvent-elles avoir été réemployées ?), donnée assurée selon lui côté sud, où l'absence de boutiques dans le projet initial – la colonnade longe les piles d'un aqueduc – rendrait cette toiture inutile (p. 52, d'où la restitution graphique des p. 201-202). On se surprend du reste que les interruptions de la colonnade sud à hauteur des trois entrées de l'hippodrome soient attribuées à des modifications d'époque byzantine (p. 55) alors que le premier état de l'hippodrome est daté du courant du I^{er} s. et la rue (de la fin ?) du I^{er} s. de n.è. : qu'il y ait reprise des accès à l'époque byzantine paraît indéniable mais n'implique pas forcément la suppression de colonnes qui n'ont après tout peut-être jamais existé ; une explicitation des circulations antérieures aurait été éclairante. Dans l'ensemble, les arguments retenus pour dater du I^{er} s. de n.è. les colonnades de la rue, essentiellement sur base de parallèles (chapiteaux) attestés à Apamée, Damas et Hiérapolis de Phrygie, convainquent. Enfin, d'après la céramique recueillie, la reprise des trottoirs ne paraît pas remonter avant la seconde moitié du VI^e s. au plus tôt, ce qui est une donnée nouvelle (p. 56-57, p. 179 et Annexe céramique p. 181-182 et pl. 32). – De son côté, l'arc à trois baies partiellement restauré (entre 1967 et 1969 ?) a déjà fait l'objet d'une première réévaluation par Ingeborg Kader dans *Propylon und Bogentor, Untersuchungen zum Tetrapylon von Latakia und anderen frühkaiserzeitlichen Bogenmonumenten im Nahen Osten*, Mayence, 1996, p. 165-169. Il est, comme à Tibérias et à Gadara (porte dite de Tibérias), deux sites liés à Tyr par son arrière-pays, flanqué de deux grosses tours circulaires. Hany Kahwagi-Janho présente une étude minutieuse (plan, élévation, décor) de cet ensemble et conclut à l'implantation vers la fin du I^{er} s./ déb. du II^e s. de n.è. d'un arc faisant office de porte symbolique en bordure de l'« aire métropolitaine » de Tyr, délimitant, à peu près sur l'ancienne ligne du rivage antérieure à la construction du môle par Alexandre le Grand, côté ouest, le

secteur artisanal *extra muros* de la ville, et la nécropole orientale, le monument étant peut-être destiné à la perception de péages locaux. Enfin, la présentation des sources de Ras el-Ayn et de l'aqueduc de Tyr associe un important dossier graphique (plans anciens, gravures) à une nouvelle enquête de terrain. L'aqueduc, antérieur à l'arc, serait ainsi daté du 1^{er} s. de n.è. (de sa première moitié selon l'auteur, mais sans argument décisif : p. 162, 180, 184), soit sensiblement de la même époque que la première phase de construction de l'hippodrome. Sans surprise, l'aqueduc fait l'objet de remaniements importants aux époques byzantine et médiévale. Ce chapitre se clôt par une présentation rapide de quelques installations hydrauliques de la ville. L'ouvrage a donc pour principal mérite de présenter une documentation renouvelée du secteur et de livrer quelques éléments de réflexion permettant d'insérer à terme ces monuments dans une étude approfondie du développement urbanistique de Tyr.

Laurent THOLBECQ

Zeina FANI-ALPI, *Dévotions lapidaires : reliefs divins du Liban romain*. Beyrouth, Ministère de la Culture, 2016. 1 vol. broché, 344 p., 1 carte, 406 fig. n./b., 7 p. en arabe (BULLETIN D'ARCHÉOLOGIE ET D'ARCHITECTURE LIBANAISES, Hors-Série 11). Prix : 30.000 livres libanaises. ISSN 1683-0083.

Nous nous réjouissons de l'envoi à *L'Antiquité Classique* de ce volume hors-série du *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises*, revue éditée par la Direction Générale des Antiquités du Liban depuis 1996 mais dont la diffusion reste très confidentielle. La publication qui nous a été adressée résulte d'une thèse de doctorat soutenue en 1996 à l'Université de Paris I par Zeina Fani-Alpi, aujourd'hui professeur à l'Université libanaise de Beyrouth. Après une brève préface de Rolf A. Stucky et une rapide introduction de l'auteur, l'ouvrage s'ouvre plutôt abruptement sur un catalogue qui compte 229 numéros ; il rassemble les reliefs figurés (anthropomorphes et animaux) à caractère religieux et d'époque romaine présents sur de petits autels privés, dans l'architecture publique et en contexte rupestre, sur le territoire du Liban actuel (p. 13-239). En sont donc exclus la statuaire (e.g. le Poséidon de Byblos du musée archéologique d'Istanbul) et le mobilier cultuel en ronde-bosse (e.g. la Vénus de Yammouné du musée de Baalbek), les bronzes (e.g. la main votive de Niha, le bronze Sursock du Louvre), les figurines en plomb (les ex-voto ou *semeia* de Ain el-Jouj) et les accessoires (e.g. la cuve cultuelle de Deir el-Qalaa illustrée dans J. Aliquot, *La vie religieuse au Liban sous l'empire romain*, Beyrouth, 2009, p. 111, fig. 46). Sa présentation est alphabétique (par site), ce qui en facilite certes la consultation mais ne permet pas de distinguer d'emblée d'éventuels ensembles régionaux (côte, mont Liban, Béqaa) ou territoriaux (Tyr, Sidon, Béryte, Byblos...). Baalbek s'y taille bien entendu la part du lion, avec 110 numéros, parfois déclinés en sous-ensembles. Le catalogue qui rassemble essentiellement des reliefs conservés *in situ* ou en musées, compte également plusieurs inédits glanés dans des collections privées ou dans la documentation photographique des Antiquités libanaises. Les blocs sont illustrés par des photographies, parfois doublées de documents anciens lorsque les reliefs ont subi des dégradations ; les compositions peu lisibles sur photographie sont restituées au trait. La deuxième partie du volume (« Étude », p. 243-300) propose en